

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 61 (1923)  
**Heft:** 34

**Artikel:** En bonne voie  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-218164>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 22.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

peser sur moi et je me considérai comme diminué, amoindri, écrasé.

Quand les fruitiers de Paray apprirent notre aventure, ils rirent de bon cœur et nous donnèrent, à chacun, un morceau de leur pain noir, qui me parut meilleur que de la brioche. Nous avons diné dans la première auberge rencontrée, avec un peu de soupe, du bouilli et des épinards. Avant la tombée de la nuit nous rentrions au logis.

André partit trois jours plus tard. Ce fut, pour moi, un soulagement car, depuis la scène du Vanil Noir, une certaine gêne pesait sur nos relations. Je ne l'ai jamais revu. On essaya d'aller à la recherche de nos sacs, mais ce fut peine perdue. Quant à moi, depuis ce jour-là, je me suis promis de me dominer en toutes circonstances, et j'ai tenu parole.

Ayant achevé son histoire, le pasteur Ami Roche alluma un nouveau cigare. L'ombre grandissait autour du village et la brise légère faisait frissonner les feuilles du grand marronnier de la cour. Au-dessus des collines boisées, la lune dressait son disque d'or et ses rayons traçaient sur le lac une grande route d'argent.

*Jean des Sapins.*

#### EN BONNE VOIE

Un fonctionnaire municipal, qui fut bien étonné, c'est l'employé auquel un brave paysan, venu déclarer la naissance d'un enfant du sexe masculin, répondit tranquillement, lorsqu'on lui demanda le nom qu'il donnait à l'enfant :

— Piepape.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis que je veux que mon garçon s'appelle « Piepape ».

— Où avez-vous pris ce nom-là ? Vous savez bien que l'état-civil n'enregistre que les noms rationnels et admis... Appelez, si vous voulez, votre garçon Eutrope, Exupère, Nicomède, Onésiphore ou Hilary, qui sont des noms de saints que l'on trouve dans le calendrier, mais je n'enregistrerai pas un nom de fantaisie...

— Mais ça n'est pas un nom de fantaisie... C'est justement le nom du saint du jour de la naissance du petit ! A preuve que nous l'avons pris sur le calendrier où on enlève une feuille tous les matins... Voilà la feuille, tenez !...

Et le brave homme tendait un papier à l'employé, qui lut : « Pie, pape ».

Tout s'expliquait, le bonhomme avait ingénieusement réuni le nom et la qualité du personnage !

— Je vais toujours mettre « Pie », dit le fonctionnaire du bureau des naissances... Et puis, si votre gosse devient pape, il l'ajoutera sur sa carte de visite !

#### LA HALLEBARDE

**HISTOIRE** n'est pas d'hier.

Deux Lausannois étaient en excursion dans le Valais. Un dimanche matin, dans un charmant petit village, aux chalets brûnus, ils assistent à la sortie de l'office. Tandis que les femmes, vieilles et jeunes, coiffées du coquet chapeau valaisan, se hâtent vers le logis où les attend le pot-au-feu, les hommes se rassemblent sur la place. Bientôt, sur le perron de la maison communale apparaît l'huissier municipal. C'est jour de mise publique.

Après avoir mis aux enchères deux ou trois parcelles de pré, une créance douteuse, quelques menus objets, l'huissier saisit une hallebarde, une hallebarde superbe, d'âge très respectable et qui est un vrai chef-d'œuvre. Un de nos Lausannois, grand amateur d'art et d'antiquités convoite ce joyau. Il le lui faut pour sa collection. Il s'avance dans le rang des miseurs.

L'huissier crie : « A 10 francs !... A 10 francs !... A 10 francs pour la première !... A... »

— 15 francs ! crie à son tour le Lausannois.

A 15 francs !... A 15 francs !... A 15 francs pour la première.

— 20 francs ! clame une voix.

— A 20 francs !... A 20 francs !... A 20 francs pour la première !...

Et la mise continue, le Lausannois surenchérit toujours. On atteint la somme de 60 fr. Tout le monde se regarde. Les braves montagnards, ahuris, se demandent qui donc peut être

cet étranger et le motif de son acharnement.

— A 60 francs !... reprend alors l'huissier dont la voix trahit l'émotion. A 60 francs !... A 60 francs pour la première ! (moment de silence). A soixante francs, pour la seconde ! (Nouveau silence, très impressionnant). A soixante francs pour la troisième !... Adjugé !

Le Lausannois, tout fier de son acquisition, a déjà sorti trois billets de 20 francs qu'il met dans la main de l'huissier.

Alors, le président de la commune s'approche et lui dit :

— Bonjour ce Monsieur. On vous félicite. A présent, on va aller dîner ensemble avec la Municipalité. Votre ami peut aussi venir. C'est la coutume. Et puis, c'est l'adjudicataire de la hallebarde qui paie le boire ; le vin est déjà tout prêt et il y en a encore à la cave.

— C'est entendu, répond le Lausannois. Il faut toujours respecter la tradition.

On banqueta joyeusement ; on trinqua fort et ferme. Puis l'heure du départ venue, l'heureux gagnant de la hallebarde s'en va vers l'huissier réclamer son bien qu'il veut emporter.

— Ah ! non, Monsieur, ce n'est pas à emporter. Ce que nous avons misé c'est le droit de porter la hallebarde le jour de la Fête-Dieu !

Ça fait que voilà !

L. B.

#### FRÈRE ET SŒUR.

Un peu de dispute ranime.

(J. Olivier).

*Va-t'en ! La sotte, la méchante,  
Qui ne m'a rien dit ce matin,  
Qui rit toujours ou qui chante,  
Quand je suis à rêver sur un auteur latin.*

*Qui m'a versé mon écritoire  
Et taché deux cahiers de vers,  
Qui me répète — et s'en fait gloire  
Que mes alexandrins sont tournés de travers.*

*Venez contempler votre ouvrage :  
Je n'y vois plus dans ces cahiers.  
Vous me transcrivez cette page  
Qu'aviez-vous donc à voir, dans mes papiers ?*

*Vous n'aurez plus de mes vignettes,  
Pendant un mois, vous m'entendrez.  
Vous m'avez caché mes lunettes  
Encor, je le devine — Et moi je veux des dés.*

*Que vous m'avez promis, mon frère  
Outre l'album et le sonnet.  
Vous me les donnerez, j'espère,  
Ou je n'acheverai jamais votre bonnet.*

*C'est demain, je crois, votre fête ;  
Soyez gentille et nous verrons.  
Ensuite, une chose m'arrête  
Si je vous demandais... le ferez-vous ? Voyons ?*

*Je copirai tous tes poèmes  
Tous tes vieux cahiers barbouillés  
Rondeaux, sonnets, ballades blèmes  
Quatrains mal assortis et rêves embrouillés.*

*Tu me promets beaucoup de choses  
Mais je demande moins de toi :  
Donne-moi ton bouquet de roses  
Et puis, petite sœur, écoute, embrasse-moi.*

Louis Favrat.



#### COQUINS D'ENFANTS

Un jour le bruit se répandit dans le quartier que la famille du secrétaire de chancellerie allait encore s'augmenter d'un treizième enfant par l'adoption d'une nièce orpheline ; et en effet quelques jours plus tard un fillette vêtue de noir, à l'air triste et doux, fit son apparition au milieu de la bande turbulente.

— Treize pour la douzaine, bon pieds et bonne me-

sure, avait dit l'employé en riant, et pas de frais de nourrice, c'est tout avantage ; qu'en dis-tu la vieille ?

— C'est si triste un petit oiseau tombé du nid ; heureusement qu'il y a encore place dans le nôtre.

— C'est de la folie furieuse, disait le professeur. on devrait mettre cet insensé sous tutelle ; qu'il fonde tout de suite un hospice d'enfants trouvés... douze enfants à nourrir du bout de sa plume et ne pas être satisfait ! Cet homme-là aurait dû naître au temps des patriarches ; dans notre siècle c'est un anachronisme vivant... après tout, cela m'est bien égal ; le premier droit de l'homme est d'être déraisonnable, et d'ailleurs c'est une fille... heureusement pour mes poires.

La fortune paraissait bien injuste à Mme Lefort. L'orpheline avait six ans et de grands yeux profonds ; des fenêtres du professeur on la voyait dans sa pauvre robe noire, timide, étonnée de tout le bruit des autres, n'osant encore se mêler à leurs jeux et, triste, regarder dans le vague comme attendant quelqu'un... — Ah ! si j'osais, se disait la femme du professeur, je la leur demanderais, peut-être me la donneraient-ils ; ils auraient pitié de moi et me feraient l'aumône de leur superflu... je pourrais rentrer dans mes bras cette petite figure si douce... d'abord je pleurerais avec elle, puis bientôt nous ririons. Ah ! oui, nous ririons. le jour nous cueillerions des fleurs, le soir elle aurait peur et alors je resterais près d'elle pour l'endormir ; elle me dirait « maman » comme je disais quand j'étais petite... Oh ! ce nom... il y a longtemps que je ne l'ai plus dit, et je ne l'entendrai jamais d'aucune petite bouche demandant un baiser...

Une semaine environ après l'arrivée de l'orpeline dans sa nouvelle famille, Pierre Lefort rentrant chez lui au sortir de ses leçons fut très surpris de trouver sur le pas de la porte la femme de chambre qui lui dit :

— Veuillez monter doucement, monsieur, elle dort depuis un instant.

— Elle dort ! et qui donc ?

— La petite.

— La petite ! Quelle petite ?

— La petite nièce des voisins ; une voiture l'a renversée, il n'y a personne chez eux, on l'a apportée ici ; elle est dans le lit de monsieur. Le médecin va venir.

Dans toutes les circonstances graves, le professeur commençait par sortir de sa poche le foulard orange dont le lecteur a déjà fait connaissance au début de ce récit et à s'en essuyer un crâne dénudé par les fortes études. Lorsque David Copperfield fugitif vint se réfugier chez sa tante, la bonne dame ne sachant que faire demanda à M. Dick de lui donner un conseil ; celui-ci propose en premier lieu un bain, ce qui permettra d'aviser. De même, un homme de grand sens, dont la vie était semée d'imprévus, avait coutume de dire lorsqu'une décision grave à prendre immédiatement surgissait devant lui : D'abord allumons un « grandson ». Ceci est fort sage ; quoiqu'on en dise le premier mouvement n'est pas toujours le meilleur, et deux petites minutes de réflexion favorisée par un acte qui sert de dérivatif à l'émotion, peuvent empêcher bien des sottises.

Donc, Pierre Lefort à l'ouïe de la fantastique nouvelle que lui donnait la bonne essuya plusieurs fois sa docte calvitie, et vraiment il y avait de quoi ! Un enfant chez lui dans son propre lit ! c'était là une prémissé à laquelle vingt ans de philosophie ne l'avaient point préparé et dont pour l'heure son cerveau, cependant si fort en déductions logiques, était absolument hors d'état de tirer la moindre conclusion raisonnable. Rêve-t-il ou est-il éveillé ? A-t-il bien entendu ou est-il le jouet d'une fallacieuse hallucination ? Mais non, c'est bien la réalité ; Suzette est là qui répète que la petite avait perdu connaissance, que madame est près d'elle ; d'ailleurs voici des gouttes de sang sur le palier ; elle a une grosse blessure à la tête...

Le professeur, son foulard à la main, monte l'escalier sur la pointe du pied et ouvre avec précaution la porte de la chambre à coucher ; sa femme assise près du lit, un doigt sur la bouche, lui fait signe de garder le silence.

L'enfant tout habillée est étendue sur le lit les yeux fermés ; de temps en temps un léger gémissement sort de sa bouche entr'ouverte ; elle est très pâle, et de ses cheveux noirs s'échappe près du front un filet de sang que madame Lefort étanche doucement au moyen d'une éponge humide ; le corps paraît intact, mais la jambe gauche a perdu sa forme ordinaire. Le professeur regarde sans rien dire et sans oser remuer. Au bout d'un instant l'enfant se réveille.

— Maman...

Hélas ! maman n'est pas là ; elle promène autour d'elle ses grands yeux étonnés et se met à pleurer doucement, puis veut s'asseoir, mais jette un cri perçant en portant ses mains à sa jambe.